

<http://menouetsesvoisinsdargonne.fr/spip.php?article629>

LA DERNIERE VISITE.

- Revue N° 8 -

Publication date: samedi 29 avril 2000

Copyright © Sainte Ménehould et ses Voisins d'Argonne - Tous droits

réservés

Madame Yvonne FOURDRAIN-DENUTTE, collaboratrice occasionnelle de notre revue, nous offre ce texte émouvant, « la dernière visite », publié en 1940 dans l'almanach du Combattant. Cette scène aurait pu se dérouler dans un des nombreux cimetières argonnais. Lorsque vous passerez devant un de ces cimetières, arrêtez-vous un instant et méditez la devise du Souvenir Français : « A nous le souvenir. A eux l'immortalité ».

R.B.

Ils avaient voyagé toute la nuit, serrés l'un contre l'autre, dans des conditions dépourvues de confort.

Leurs vieux corps habitués à une vie régulière n'avaient pu trouver le sommeil et, partis la veille à midi de leur petit village des Pyrénées, ils offraient à l'aube froide, leurs visages tirillés de fatigue.

Inexpérimentés, ils avaient mal organisé leur voyage, s'étaient trompés de train, avaient dû attendre dans des gares inconnues d'eux, des convois qui ne venaient pas.

« *Nous serons là-bas dans la matinée, vers dix heures* », venait de calculer, une fois de plus, le vieil homme.

Sa compagne s'impatientait davantage au fur et à mesure que le soleil sortait de la couche de brume qui l'enveloppait. Ses mains s'agitaient autour de son cou pour y chercher la chaîne d'or où s'accrochait une montre ancienne dont les heures semblaient dormir sur leur cadran.

« *Nous n'arriverons jamais ! Comme c'est long !* »

Enfin, voici les coteaux de Champagne et la grande cité : Reims. Ils l'ont vue il y a quinze ans, la ville mutilée qui se reconstituait avec une étonnante vitalité. Puis, ils l'ont revue dix ans plus tard. La visite d'aujourd'hui sera la dernière. Un autocar les emmène à la Maison Bleue où s'étendent les champs des morts de la Grande Guerre. C'est là, dans le cimetière français, qu'ils sont venus s'agenouiller deux fois seulement en vingt ans - car leurs ressources plus que modestes ne permettent aucune dépense qui ne soit pas vraiment indispensable - sur la tombe de leur fils unique mort au champ de bataille, en Champagne, à l'âge de vingt trois ans.

Cette année, ils avaient voulu, d'un commun accord, que la fête de la Toussaint les vît auprès de leur enfant. Un secret avertissement leur avait dicté ce départ, comme un ordre d'adieu définitif. Ils vieillissaient, leurs membres faiblissaient, leurs yeux n'assisteraient plus jamais, peut-être, à la nostalgie naissante d'un jour de Toussaint où la nature, avant de s'endormir, se pare de toutes ses somptuosités.

Ils avaient emporté, dans un panier, des plantes de leur jardin - celles-là même que François, le petit, comme ils disaient encore, avait semées, puis soignées jadis - D'autres fleurs, plus fraîches, dont ils venaient de faire l'acquisition, chargeaient leurs bras.

L'immense cimetière aux innombrables croix de bois semblait les regarder venir par ses grilles grandes ouvertes et, à sa vue, les vieux, empoignés jusqu'au fond de l'âme, vacillèrent sur leurs jambes débiles et n'avançaient plus.



De la terre mouillée montaient des senteurs végétales puissantes et saines, comparables à l'odeur humaine qu'avait exhalée, jadis, cette multitude d'hommes, jeunes et vigoureux pour la plupart.

Le vieux venait de fermer les yeux et voici que les longues allées de tombes se transformaient en sillons, chaque

croix disparaissait et, à sa place, surgissait un paysan de son village qui, à la volée, semait la graine dans ce champ sans limites. Son garçon était là, au premier rang, lui souriant de toutes ses dents et lui criant : « *la moisson sera belle, père !* »

Il releva les paupières. L'odieuse réalité se dressait devant lui et il dut se retenir à sa compagne pour ne pas tomber. Elle avançait, hésitante, le regard si brouillé de larmes qu'elle n'y voyait plus. « *Te rappelles-tu encore où c'est ? Il y en a tant et tant ! C'est à s'y perdre !* » Alors le vieux sortit de son calepin le plan où s'inscrivait l'emplacement de « sa » croix. « *C'est là, tu vois ! Allons vers la gauche, puis ce sera au bout de la rangée.* »

Tant de fois ils avaient contemplé ce plan, les soirs de tristesse où ce leur était un besoin d'invoquer leur garçon, de voir quelque chose qui leur parlât de lui... ne fût-ce que deux traits d'encre sur un chiffon de papier.

Maintenant ils étaient arrivés au terme du voyage. A côté d'autres tombes où des femmes seules, des familles, des enfants se penchaient ou s'agenouillaient, voici qu'elle apparaissait, elle, la petite surface de terre qui recouvrait le corps aimé. Un lambeau de crêpe que la pluie avait verdi ceignait le bois, et, en dessous, le nom - tout ce qui restait de lui - le distinguait de ses frères d'infortune dans cette mer de croix si pareilles qu'elles semblaient anonymes.

Ensemble, ils l'énoncèrent tout haut, comme si, de le nommer, cela allait ressusciter le mort : « François FORTSAL »...

L'émotion étreignait leur coeur, remontait à leur gorge, et ils ne purent achever de lire. Cassés en deux sur le tertre, ils disposaient leurs fleurs, s'adressant chacun à part soi, au disparu. La vieille femme s'obstinait à le revoir bambin, le vieillard le recréait homme, à l'époque où il devenait son compagnon de travail. Elle murmurait : « *Mon petit* ». Il disait : « *Mon garçon* ».



Illustrations de André LAGRANGE

A présent, les heures passaient trop vite. Ils ne pouvaient se résoudre à partir. Avoir rêvé si longtemps à ce voyage, en avoir fait la raison de vouloir vivre encore, avoir sacrifié leurs dernières économies pour l'accomplir, et voir s'évanouir si vite sa réalisation !

Ils avaient eu beau vaquer de-ci, de-là, auprès du petit jardinet, occuper leurs membres et leur esprit, circuler dans les allées voisines où la détresse des autres ne les consolait pas de la leur, cette station debout prolongée avait usé leur résistance. L'air fraîchissait, les visiteurs s'en allaient, le cimetière perdait, avec le soleil déclinant, sa sérénité de

ce matin. Les morts semblaient mourir une nouvelle fois, rentrer dans l'effacement, dans l'oubli et le grand repos dont les vivants les avaient tirés quelque temps.

L'instant de l'adieu était venu. Une marée de pensées déferlait dans le cerveau des vieux, mais les mots pour les traduire restaient noués dans leur gosier. Cependant, il fallait bien lui dire, au petit, que ... c'était fini ... qu'on ne se reverrait plus jamais, que c'était la dernière fois qu'on se retrouvait ainsi face à face, lui ... sous la terre et eux, penchés vers lui pour lui parler.

« Allons », encouragea la vieille dont la lèvre inférieure tremblait, « *dis-lui adieu pour nous deux, toi ; moi je ne pourrai pas, je n'aurai pas la force* ».

Et le vieux commença : « *Mon garçon ... Je puis bien te le dire à présent, puisque c'est notre dernière visite, cela a été dur de vivre. Nous n'avions que toi. Nous t'aimions tant ! Maintenant, ta mère et moi sommes bien vieux, notre carrière est achevée et bientôt nous irons te retrouver pour toujours. C'est donc Adieu qu'il nous faut te dire aujourd'hui. Adieu mon enfant, mon fils ... mon tout petit ...* »

La compagne faiblissait de plus en plus sur ses jambes et elle ne savait plus que répéter avec lui : « *Mon tout petit ...* » Elle eût voulu baiser le sol qui, plus heureux qu'elle, l'enveloppait depuis si longtemps. Elle eût voulu surtout emporter le tertre tout entier, ou prendre n'importe quoi, quelque chose qui fut un peu de lui. Ses yeux affolés cherchaient, mais rien ne s'offrait à eux. Rien. La tombe était aussi pauvre que la mort. C'est alors qu'elle se baissa et que sa main ouverte se referma avec avidité.

Maintenant, c'était fini ... Plus jamais ils ne verraient la croix de bois où s'inscrivait le nom de leur garçon. Plus de projet à faire, plus d'espoir ... sinon dans l'au-delà. En trébuchant, comme pris d'ivresse, ils s'en allèrent. Les tombes semblaient former une ronde macabre autour d'eux et ils ne se retrouvaient plus. Le vieux avait pris les devants, les yeux si troubles qu'il apercevait mal la grille de l'entrée et la prenait pour d'hallucinants fils de fer barbelés. La vieille le suivait de près, dodelinant de la tête et serrant ses poings crispés ... quelque chose de lui, du petit ... une poignée de la terre humide et odorante prise au jardinet qui recouvrait son corps.